

Le 20 août 1944

Dans la région de Loches particulièrement boisée, le maquis s'organisait et prenait chaque jour de plus en plus de force. A l'appel donné par la radio de Londres, les groupes de Résistance passèrent à l'action.

Sur les routes, les « FFI » devaient attaquer les convois allemands en retraite.

La Blanchardière est à 6 kms de Loches sur la route de Ligueil.

A 900 m de la ferme, dans la direction de Loches, les maquisards abattirent 4 gros arbres et prenaient position. Le 19 août au matin, il y avait eu un petit engagement entre le poste placé sur les arbres abattus et un groupe de reconnaissance allemand. Les Allemands repartirent vers Ligueil, mais après avoir eu une voiture brûlée à environ 250 mètres du barrage.

Le 20 août 1944 devait être plus émotionnant et plus dramatique, et restera gravé dans nos mémoires.

Je revenais de porter du foin au jeune poulain noir. Pendant ce temps, Ernest Bourreau, René son frère et mon frère Charles Daluzeau passaient de la graine de sainfoin au tamis. Claude Berthelot se rasait dans sa chambre. Tout le monde s'occupait à ses besoins journaliers.

Nous entendions déjà depuis quelques minutes des coups de feu dans la direction de la route de Manthelan.

Nous redoutions que cela n'arrive ici et nous nous méfiions des moindres bruits.

Il était environ 10 heures du matin quand nous vîmes déboucher sur la route, venant de Ligueil, des camions allemands avec des soldats armés de nombreux fusils dans toutes les directions. Parmi ce convoi, des voitures légères dont une ambulance munie du drapeau de la Croix-Rouge, s'approchèrent rapidement de la ferme. Nous comprîmes tous ce qui allait se passer.

Par leur apparition soudaine, et leur vitesse, nous n'eûmes pas le temps de nous éloigner de la vue des premiers Allemands. Il fallait se cacher au plus près.

Je me blottis entre deux meules de paille, à genou, la tête entre les jambes. Les cousins Bourreau, Claude Berthelot, et toute la famille, se cachèrent tant bien que mal où ils purent.

A peine eut-on trouvé une cachette précaire, la fusillade commença. Les Allemands paraissaient en force et nous entendions toujours de nouveaux camions arriver. Les Allemands

nous avaient vus nous cacher, et ils avaient l'impression que des « terroristes » étaient dans la ferme. Ils étaient décidés à s'y attaquer.

Ils tiraient dans les murs et lançaient des grenades à manche dans les pièces de la maison. Les balles transperçaient les ardoises et sifflaient au dessus de nos têtes. Parfois, elles se piquaient à quelques centimètres de nous dans la paille. Dans la cour arrière, j'ai aperçu des volailles tuées par des projectiles.

Cela durait depuis une heure et demie quand nous aperçûmes, derrière le jardin, le long de la route, des soldats descendant des camions nouvellement arrivés. Ils se disposaient en tirailleurs dans les champs. A ce moment, nous comprîmes qu'ils voulaient prendre les choses au sérieux, et le passage de la route à tout prix.

Nous n'étions plus en sûreté et nous réussîmes, mon père, ma mère, ma sœur et moi, à regagner la chambre de René Bourreau qui se trouvait la plus à l'arrière de la maison. Mais les Allemands nous virent et tirèrent dans les portes et les fenêtres du « chalet » où nous étions. Les balles traversaient les cloisons.

Mon père eut l'idée qu'en se montrant aux Allemands, nous serions peut être épargnés. Mais comment faire avec ces balles qui risquaient de nous atteindre ?

Ma mère se trouvant le plus près de la porte, résolut de se faire voir. Il lui fallut un sang-froid que nous n'avions pas pour ouvrir cette porte devant la mitraille.

Devant cette soudaine apparition, les Allemands allongés dans le fossé du bord de la route, la mirent en joue mais ne tirèrent pas. Un sous-officier avec une casquette arrondie, qui se tenait devant dit : « Sortez Madame ! Dans un instant, ferme kaput ! »

Avec tous ces fusils braqués sur elle, ma mère, effrayée, referma la porte et revint près de nous, qui étions toujours dans la chambre de René Bourreau.

On entendait toujours l'Allemand qui répétait : « Sortez Madame ! » Alors, on se montra, et les Allemands nous menacèrent brutalement, et nous obligèrent à gagner le bout du convoi.

Mon père prévint le sous-officier qu'il y avait d'autres personnes. Aussi, la famille Bourreau toute entière, Claude Berthelot, la grand-mère Marie, la grand-mère Reuillon, apparurent, délogés des cachettes où ils pouvaient être. Nous arrivions au milieu des soldats et étions peu vêtus. Ceux-ci nous prirent pour de « véritables terroristes ». Le sous-officier qui nous avait vus sortir de la ferme savait que nous n'étions que de simples civils sans armes.

Mais au fur et à mesure que nous avancions au milieu du convoi, les autres soldats, tous ahuris, nous prirent pour de maquisards. Ils brandissaient leurs fusils, nous menaçaient de nous tuer à chaque instant.

Ma mère et ma sœur se sauvèrent à ce moment au coin d'une haie. Les soldats tirèrent dans leur direction sans les atteindre heureusement. Elles restèrent chez un cultivateur voisin, Mr Métivier à la Civerie, toute la journée, ce qui leur évita de nouvelles émotions.

Ainsi accroupis dans le fossé, gardés par ces brutes, nous restâmes environ une heure. Nous ne savions pas le sort qui allait nous être réservé.

Les Allemands nous demandèrent nos cartes d'identité et vérifièrent les photos de chacun. Parfois un chef venait parler aux soldats qui nous gardaient. Il nous disait : « Vous, maquis ! Allemands Kaput ! Vous, payer cher ! »

Le bruit d'avions alliés nous émotionna encore. Deux avions survolaient la région, mais ne virent pas le convoi, peut-être à cause des arbres sur la route. S'ils avaient pris le convoi en chasse, nous aurions été tués.

Quand le bruit s'éloigna, les Allemands qui se cachaient de la vue des aviateurs alliés, s'occupèrent de nous. Ils avaient certainement l'intention de nous tuer, car ils nous divisèrent entre hommes et femmes et nous emmenèrent dans un tournant de la route, caché par un petit bois.

Ils nous firent arrêter sur le bord de la route, le long du fossé.

Puis des soldats se mirent devant nous en se formant comme un peloton d'exécution. Ils laissèrent les femmes et mon père, mutilé à 100% de la guerre 14/18, dans le fossé. Ces soldats s'apprêtèrent et attendaient l'ordre fatal. Nous étions perdus.

Puis on entendit le bruit de camions. C'étaient encore quelques camions venant de Ligueil. Les conducteurs stoppèrent, et un jeune officier descendit d'un camion et parla aux soldats. Ce jeune officier nous fit signe de monter dans les camions. Mais nous ne comprenions pas ce qu'il disait. Voyant que nous étions peu empressés à exécuter ses ordres, il sortit son revolver et nous fit nous tasser dans le fossé avec l'aide de soldats.

Je voyais qu'il s'adressait plus particulièrement à moi. Je sautai comme je pus dans le camion le plus proche. Ernest, René Claude Berthelot et mon frère Charles me suivirent. Lorsque nous furent montés dans ce camion au milieu de soldats casqué et armés, nous levâmes les mains en signe d'adieu à ceux qui restaient dans le fossé, c'est-à-dire mon père ; ma grand-mère, mes cousines Angèle et Simone et la grand-mère Reuillon.

Le camion se mit en marche et vint se placer à proximité de la ferme. Nous pûmes nous rendre compte de la valeur du convoi. Il s'agissait d'unités de l'organisation Todt encadrée de « SS ». Le convoi se composait d'environ 70 à 80 camions regroupant de 1200 à 1500 hommes.

Dans le camion où nous étions, il y avait, chose étrange, un civil parlant l'allemand et le français. Il nous dit à plusieurs reprises avec un ton arrogant : « Terroristes chez vous ce matin, vous amis des terroristes, vous fusillés ».

Nous nous défendions en disant « Non, non, ce n'est pas vrai ! ».

Nous étions en piteux état, vêtus juste du nécessaire pour ne pas être nus. Nous nous étions trainés dans les fossés et nos vêtements étaient remplis de boue. Parfois un Allemand, un « SS », passait et nous narguait en se frottant les mains. Il prenait son arme et regroupait sous ses ordres 5 à 6 soldats avec leur fusil armé. Sur une menace, il nous faisait lever les bras pendant 15 bonnes minutes et nous prévenait que si l'un de nous faiblissait en baissant les bras, il serait fusillé sur le champ. Il nous fallait beaucoup de volonté pour tirer nos bras et éviter de faire voir que nous étions à bout de force, ou c'était la mort.

Parfois, aussi, il faisait descendre l'un de nous pour servir de guide. Ils firent tirer de l'eau du puits par Claude Berthelot et le firent boire de cette eau dans un casque sous la menace de leurs armes. Ernest Bourreau fut obligé de leur procurer du pain blanc qu'il avait boulangé la veille. Ils prirent 3 belles miches et de nombreuses bouteilles de vin.

Ils nous donnèrent la permission de manger en nous disant : « Vous, manger un peu, vous, apprêter à mourir ! ». Tout ceci n'était pas fait pour renforcer notre moral. Aussi, mon frère et moi-même, nous nous taillâmes deux grosses tartines avec de la rillettes. Nous nous disions que c'était toujours ça de pris. On ne savait toujours pas ce que les Allemands allaient faire de nous ; s'ils passaient le barrage, nous emmèneraient-ils avec eux ?

Nous ne pensions pas au coup fatal malgré les nombreuses menaces de mort et les balles qui sifflaient au dessus de nos têtes. Malgré le pillage systématique de la ferme et le risque de trouver quelque-chose qui nous aurait compromis, nous regardions froidement tous les mouvements qu'ils exécutaient pour nous effrayer.

L'après-midi se déroula toujours dans les mêmes conditions. Le convoi s'organisa, et l'on vit tous les camions effectuer des manœuvres pour se trouver tous dans la direction pour aller à Loches. Des soldats « SS » montèrent dans notre camion ; par contre les soldats Todt qui s'y trouvaient, descendirent. Aussitôt que les nouveaux furent montés dans le camion, ils nous malmenèrent sérieusement. Ils s'appuyaient sur nos têtes pour viser. Ils tiraient dans toutes les directions comme des fous. Ils posaient leurs armes sur nos têtes, et quand le coup partait, nous étions assommés, tellement cela nous ébranlait la tête.

Quand nous regardions d'un côté, ils nous envoyaient des coups de poings dans la figure pour nous faire tourner la tête d'un autre côté.

Au bas de notre camion, des gradés parlaient entre eux et nous montraient du doigt à un nouvel officier qui venait d'arriver. Ce dernier nous fit signe de descendre du camion. Puis il nous fit aligner sur le bord de la route tous les cinq et nous fit comprendre qu'ils avaient « un petit travail » comme il disait, à nous faire faire. Puis il verrait s'ils pourraient ensuite nous libérer !

Ce « petit travail » était le suivant, dit-il : « Vous allez prendre ces outils et vous allez débarrasser la route des arbres qui sont abattus. Les terroristes sont là, mais comme vous êtes amis des terroristes, ils ne tireront pas sur vous. Il nous faut le passage, et nous passerons » dit-il d'un ton féroce. « Faites vite ! » et sortant son revolver, il reprit : « Surtout ne vous sauvez pas et ne reculez pas seulement d'un mètre, ou vous êtes fusillés. Nous tirerons sur vous si vous vous sauvez ou si vous cherchez à rester avec les terroristes. Allez donc, nous tenons notre parole d'officiers allemands de vous libérer après ce petit travail ».

Aussitôt qu'il eut fini, des soldats jetèrent à terre des outils et il fallut les prendre sous la menace des mitraillettes qu'ils nous braquaient dans les reins.

Nous étions à ce moment là, à environ 1500 m du barrage FFI ; la route est sinueuse. Notre sort semblait écrit, car les maquisards ne se laisseraient pas faire comme ça, et les Allemands tireraient sur nous si nous nous sauvions.

Aussitôt les « SS » nous côtoyèrent. Ils nous placèrent sur toute la largeur de la route. Nous étions tous les cinq un outil. J'avais une pelle, Charles une pioche, Claude Berthelot une pelle, Ernest un « sciton de forêt » (*une scie ?*) (le pain et les pots de rillettes) et René une lieuse.

C'est dans cette situation que nous nous trouvions donc à 6 h du soir le 20 août 1944 où nous n'avions aucun espoir de nous en réchapper. Nous étions résignés et avançons lentement. Les Allemands étaient dans les fossés et braquaient leurs fusils sur nous. D'autres, des « SS », avec leurs mitraillettes, nous bouscullaient sur la route et nous enfonçaient le canon de leurs armes dans le dos et dans les jambes.

L'officier allemand qui nous avait si bien expliqué le « travail à faire » nous répétait : « Ne vous sauvez pas, ou vous êtes passés par les armes ! »

Les camions se remirent en route, et le convoi s'ébranla. Nous passâmes devant la ferme. Devant les bâtiments nous vîmes mon père, ma grand-mère et les cousines Angèle et Simone (qui avaient été ramenés à la maison). Nous voulûmes leur dire adieu et les embrasser, mais des « SS » nous en empêchèrent et nous poussèrent à coups de pieds dans le dos.

Nous arrivâmes ainsi à 700 m environ du barrage sans qu'aucun coup de feu ne soit tiré. Mais, à la sortie d'un coude de la route, nous aperçûmes le barrage des arbres à 500 m d'où nous étions. A ce moment, les Allemands se rangèrent en grand nombre dans les fossés et ouvrirent le feu sur le poste de FFI.

Les balles nous frôlaient de si près que les feuilles des arbres tombaient déchiquetées sur la route.

Nous marchions lentement, contraints et forcés, quand nous entendîmes derrière nous des cris. En nous retournant nous vîmes une camionnette d'une laiterie avec, au milieu

de bidons de lait, une douzaine d'hommes, les uns coiffés du casque de la Croix-Rouge avec un brassard, les autres habillés comme nous.

Nous apprîmes par la suite qu'ils avaient été ramassés sur une place à Ligueil comme otages et emmenés avec le convoi de soldats.

Quand nos regards se croisèrent avec les leurs, ils comprirent ce que les Allemands voulaient faire de nous et d'eux, voyant les outils dont nous étions munis : c'est-à-dire débarrasser la route des arbres abattus pour que le convoi puisse continuer sa route.

Mais ils ne voulaient pas descendre malgré les ordres et les menaces. Chacun essayait de prolonger sa vie de quelques secondes. Des « SS » survinrent et encerclèrent la camionnette en poussant des « gueulées » de bêtes féroces. Ils s'approchèrent à 10 cm des otages prêts à tirer.

Les assiégés de la camionnette descendirent en moins d'une seconde. Aussitôt à terre, les « SS » leur envoyèrent des coups de pieds dans les reins jusqu'à ce qu'ils nous eussent rejoints. Deux d'entre les hommes de la Croix-Rouge restèrent blottis au milieu des bidons de lait. Les coups de feu claquaient de plus en plus, et les balles se piquaient dans les arbres. Les soldats étaient en file indienne dans les fossés ; les uns avec des fusils mitrailleurs, les autres avec des mitrailleuses légères placées sur les camions.

Nous avançons toujours pas à pas, cherchant une seconde d'inattention pour nous sauver, mais nous étions en avant des soldats allemands.

Nous criions de toutes nos forces sans arrêt, pour que le poste de FFI entende, malgré la fusillade : « Ne tirez pas, nous sommes vos frères, des Français, des otages français ».

Le poste de FFI nous voyait bien et leur cœur devait se serrer à l'idée de tirer sur nous. A ce moment, l'on vit un des maquisards monter sur un arbre abattu et de ses bras, faire signe de dégager la route. Il eut du courage, car il aurait bien pu être descendu.

A peine eut-il fini son geste que les 2 fusils mitrailleurs du poste FFI crachèrent de nombreuses rafales sur les Allemands, rampant dans les fossés. Le moment était dramatique et la mort nous frôla plus d'une fois aux oreilles. Tout ceci se passait en quelques secondes, même pas le temps de le dire.

Malgré la menace directe d'être tué par les Allemands qui nous tiraient dans le dos, chacun s'élança soit à gauche dans le maïs, soit à droite dans les bois qui bordaient la route. Les uns se tapirent dans les fossés, le nez dans la terre et les feuilles pourries, les autres réussirent à se sauver dans les bois.

Un du groupe des otages, Mr Papillault, fut ajusté, fit une pirouette en l'air, car il venait d'être tiré par un Allemand et touché dans les reins. Il s'écroula aussitôt, se débattit et roula dans le fossé opposé où nous étions.

Charles et moi-même, nous étions cachés sur le bord du bois, derrière un arbre. Plusieurs « SS » réapparurent devant nous et nous mirent en joue. Ils nous sommèrent de retourner sur la route et nous firent reculer jusqu'au fossé. C'est à cet instant que nous vîmes quelques uns de nos compagnons allongés dans le fossé. En moins d'une seconde, nous nous blottîmes dans le fossé, la tête contre la terre. Les « SS » qui nous suivaient, furent surpris en voyant d'autres que nous deux dans ce fossé. Mais, comme le poste de FFI ripostait et que la fusillade était à son comble, ils n'osèrent pas s'avancer plus loin.

Dans le fossé, il y avait dans l'ordre suivant : Mr Bertrand le chauffeur de la camionnette, Charles mon frère (14 ans), moi-même (17 ans), Ernest Bourreau qui avait conservé le « sciton de forêt », le pain et les rillettes, Claude Berthelot et ensuite le Docteur Poulain de Ligueil.

Notre situation paraissait désespérée. Les Allemands voulaient se venger ; aussi nous étions très sensibles de l'œil et des oreilles à chaque bruit suspect.

Malgré la fusillade nous levions parfois la tête et nous voyions les soldats allemands nous mettre en joue. Ils tirèrent et ce fut Bertrand, le premier de nous, qui fut atteint à la jambe droite. L'Allemand l'avait tiré à environ 1,50m, à bout portant. Je vis l'Allemand hésiter puis ayant tiré sur la gâchette se renfoncer dans le bois.

Le pauvre Bertrand criait tellement la blessure était affreuse. Il avait la tête contre la terre et était allongé dans le fossé quand il fut touché. Ce fut en véritable traître que le soldat allemand le blessa.

Le cousin Ernest qui levait la tête vit un autre soldat le mettre en joue. Il se blottit le plus qu'il pût dans le fond du fossé, et attendit....le coup.

On entendit un coup de feu extrêmement fort ; c'était le Docteur Poulain qui venait d'être touché au genou. Il se plaignit rarement et par un cran remarquable, nous redonna du courage à nous autres, 4, qui étions allongés entre lui-même et Bertrand. Nous attendions que ce soit notre tour.... Quels instants!

Mais tout à coup les coups de feu diminuèrent d'intensité.

A ce moment, un Allemand s'approcha du fossé et dit en français en voyant le sang répandu : « Quelques blessés ! Si vous êtes blessé, vous serez évacué avec nos blessés. Mais si vous vous faites passer pour blessé, alors que ce n'est pas vrai, alors, vous serez passé par les armes immédiatement. Soignez vos blessés ! C'est la guerre ! »

Mon frère Charles se dépouilla de son gilet et fit un petit garrot à la jambe de Bertrand. Mais cela paraissait insuffisant, et je pris ma ceinture en cuir pour lui faire un garrot plus solide. La blessure était affreuse, la jambe était ouverte, et les chairs pendaient à travers la plaie énorme sur les feuilles pourries.

Voyant que les coups de feu avaient à peu près disparu, nous résolûmes, nous les 4 survivants, de transporter les blessés. Le cousin René Bourreau avait réussi à s'enfuir dans les bois.

Ernest Bourreau et Claude Berthelot emmenèrent le docteur Poulain comme ils purent à la ferme de la Blanchardière sur un lit. Ils revirent le reste de la famille sain et sauf. Chacun était désespéré sur notre sort, mais Ernest et Claude les rassurèrent.

Pendant ce temps, Charles et moi-même avons sorti Bertrand du fossé, et nous le mîmes dans le bois de façon que la tête soit plus haute que les pieds. Nous attendîmes qu'Ernest et Claude viennent nous aider.

Ils revinrent avec une échelle, accompagné d'un nommé Morève qui était venu voir ce qu'il se passait dans le coin.

Nous transportâmes Bertrand au château de Frétay par les sous-bois et les allées, ainsi que le pauvre Papillault très touché dans les reins. Le docteur Poulain fût lui aussi amené au château, car les gens du château pouvaient mieux s'occuper d'eux, du moins nous le pensions.

Nous revînmes à la ferme tous les 4 ; et l'on se retrouva tous réunis sans qu'aucun membre de la famille ne soit manquant après cette tragédie.

Nous nous sommes demandé longtemps ce qui avait pu nous protéger. Pourquoi n'était-ce pas l'un d'entre nous au lieu des 3 de Ligueil ?

Les Allemands étaient repartis tous seuls vers Ligueil. Ils nous avaient « abandonnés » soudainement comme des sauvages. Ils laissèrent beaucoup de choses sur la route et dans les fossés. D'abord un car entier rempli de marchandises de toutes sortes, dont je ne connais pas le détail ; plusieurs véhicules de leur convoi étaient anéantis, soit dans le fossé, soit en travers de la route, des fusils cassés, des caisses et des cartouches traînant partout.

Par la suite, dans la nuit, les blessés furent transportés à l'hôpital de Loches, mais on apprit que Mr Papillault était mort dans la nuit. Mr Bertrand et Poulain succombèrent, les malheureux, 5 à 6 jours plus tard. Ils avaient été amputés de leur jambe blessée, avaient perdu beaucoup de leur sang ; et la gangrène s'était déclarée.

Le soir, nous prîmes la direction des « 3 Poiriers », où la mère de Claude Berthelot et de son frère, Gilbert Berthelot, nous fit à manger à tous. Femme remarquable de bonté dans cette occasion extraordinaire. Nous couchâmes dans le foin des greniers. Quelle odeur merveilleuse après la journée terrible vécue !

Ainsi cette journée du 20 août 1944 fut pour nous tous, si émotionnante et effrayante que l'on pût dire qu'il y avait eu crime de la part des Allemands.

Nous nous souviendrons toujours des méthodes et des moyens employés par les Allemands, ainsi que des moments si affreux connus au cours de cette journée. Nous avons vécu une journée si éprouvante que personne n'aura la mémoire assez courte pour l'oublier.

Le récit est écrit par Roger Daluzeau, attestant ce qu'il a vu lui-même de ses propres yeux, entendu de ses propres oreilles, ressenti de son propre cœur.

A handwritten signature in black ink, reading "Roger Daluzeau". The signature is written in a cursive, flowing style. Below the name, there are two long, parallel diagonal strokes that extend across the width of the signature.